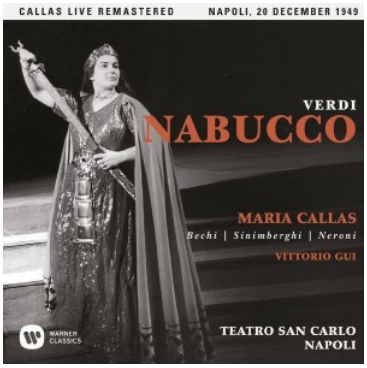
Cd, réédition. CYCLE MARIA CALLAS (1/3) chez Warner classics. LES DEBUTS DE MARIA CALLAS EN ITALIE…



Cd, réédition. MARIA CALLAS I chez Warner classics. LES DEBUTS DE MARIA CALLAS EN ITALIE… Warner classics réédite pour les 40 ans de la disparition de Maria Callas à Paris (ce 16 septembre 2017), nombre de ses enregistrements décisifs parmi lesquels s'imposent les premiers essais convaincants réalisés en Italie, dès 1949, à Naples, Rome, Florence. Ainsi s'affirme et dans des emplois ambitieux, déjà éprouvants pour l'interprète – actrice autant que chanteuse, le tempérament et la vocalité d'une artiste complète, capable d'incarner et d'exprimer les tiraillements intérieurs de personnages complexes tels Abigaille, Kundry, Elena… Souvent alors, la jeune diva, pas encore trentenaire, démêle sous le noeud des intrigues de l'Histoire biblique, médiévale, spirituelle, les intentions cachées et progressives des profils psychologiques concernés. Femme ambitieuse, pècheresse flamboyante puis servante repentie, patriote amoureuse et d'une rare loyauté en sentiments, la Callas à ses

débuts foudroie déjà par la justesse de ses choix artistiques, par l'intensité de son tempérament dramatique.

Né en 1923, Sophie Cecilia Kalos née à Manhattan (USA) de parents grecs, s'affiche alors à 26 ans avec un aplomb déterminant, où percent déjà sens dramatique, présence impétueuse et vocalità expressive. Car la jeune cantatrice ne fait pas que chanter les notes, elle les vit, capable déjà d'une maturité exceptionnel, précise et sûre de ses intentions.
3 productions heureusement enregistrées (3 live remastérisés en 2017), témoignent de son apparition à la phénoménale sincérité : Nabucco (1949) au San Carlo de Naples ; Parsifal à Rome en novembre 1950 ; enfin I Vespri Siciliani sous la direction du légendaire d'Erich Kleiber (le père de Carlos), à Florence en mai 1951. Celle qui n'a pas encore réalisé sa transformation physique (en sirène people et glamour au tournant des années 1953 – 1954, alors sur la scène de la Scala de Milan), affirme un tempérament manifeste servi par les possibilités vocales étonnantes de son ample mezzo-soprano.



NABUCCO, Naples, Teatro San Carlo décembre 1949. C'est la première production intégrale enregistrée où paraît Callas, et sa première et seule Abigaille scénique de sa carrière : facilité des vocalises, sens du drame, impériale ardeur, la jeune Maria âgée de 26 ans a déjà tout d'une grande interprète : la fureur et la tendresse sur une tessiture dont elle maîtrise toutes les facettes émotionnelles, et toute les nuances expressives.



PARSIFAL, Rome, Auditorium della Rai, novembre 1950. Voici la seule Kundry de Callas, et déjà à 26 ans, le troisième et ultime personnage wagnérien qu'elle a incarné (après Isolde et Brunnhilde). Affichant ses formes généreuses sur la couverture, Callas Kundry est une créature vocalement sulfureuse et voluptueuse, entièrement dévolue à perdre le jeune Parsifal qui ignore qu'il est le Sauveur. Puis, prenant conscience de sa nature perverse et démoniaque, la sirène séductrice évolue, à présent habitée par la culpabilité et le repentir final… Déjà le chant de la jeune Callas a tout compris des enjeux de cette femme clé dans l'opéra de Wagner, son testament spirituel. L'enregistrement est incontournable pour qui veut connaître les qualités d'actrice et de chanteuse de la jeune Maria Callas en Italie. De surcroît dans un répertoire qu'elle ne chantera plus après.

I VESPRI SICILIANI, Florence, Mai musical 1951. Aux côtés de Boris Christoff (Giovanni Procida), la duchesse Elena de Callas éblouit par sa sûreté dramatique : l'actrice a encore gagné en finesse et en assurance d'intonation. La subtile baguette de Kleiber père dessine la fresque historique et amoureuse conçue par Verdi avec une autorité qui frappe par son intelligence et sa subtilité. En pleine occupation française, les siciliens entendent s'insurger et chasser l'étranger gaulois… Sicilienne de coeur, Elena aime Henri qui pourtant se range du côté du gouverneur Montfort, en réalité son propre père. Phrasés, nuances, vocalises sidérantes et précision de chaque inflexion émotionnelle : son Elena saisit par son éclat dramatique, sa justesse expressive, d'autant qu'alors, l'ouvrage est peu joué (comme aujourd'hui : mais les Elena verdiennes sont-elles encore de ce jour ?). De fait, Callas donne un relief saisissant à un personnage féminin héroïque, éreintée par la question politique, submergée par le

souffle de l'histoire violente : malgré ses actions, les Siciliens assassineront bel et bien tous les Français. En version remastérisée, ces 3 premiers legs discographiques réédités par Warner classics sont des musts pour tous.

CD événement, récital lyrique, compte rendu critique. JUAN DIEGO-FLOREZ : MOZART (La Scintilla, Minesi, 2016, 1 cd SONY classical)



CD événement, récital lyrique, compte rendu critique. JUAN DIEGO-FLOREZ : MOZART (La Scintilla, Minesi, 2016, 1 cd SONY classical). COUP DE TONNERRE sur la planète lyrique et révélation inouïe (l'événement le plus intéressant en cette rentrée lyrique 2017) : **le rossinien déjà divin, Juan Diego-Florez, se révèle mozartien miraculeux**. Dès le début du programme, la saisissante suractivité de l'orchestre, scintillante et rafraîchissante retient l'attention tout d'abord, dans une prise réverbérée comme il faut, où jaillit comme un torrent doué d'une irrésistible et saine vitalité, le ténor Juan Diego-Florez, puissant, articulé et naturel, soutenu idéalement, au legato impériale. Face à son **Idomeneo**, à la fois nerveux et héroïque, mais aussi ardent, les instruments se mettent au diapason de son chant solaire à la tenue

éblouissante. Cela trépigne, s'agite, traversé par une étonnante énergie, sertie d'élégance et de finesse. Intensité, nuances expressives et grande intelligibilité : ce personnage Mozartien que l'on croyait connaître, pour l'avoir tant de fois, ailleurs, écouté sur scène, gagne un surcroît de relief, une autre identité ; en lui se dresse un héros inquiet donc nerveux. Habité par une profond questionnement. Cette instabilité émotionnelle servie par une technique vocale infaillible demeure ici captivante.

Puis le texte en allemand semble premier, primitif, d'une juvénilité naissante ; la couleur est idéale et exprime au plus juste, la vérité du prince Tamino, un être pur et loyal qui ne demande qu'à être initié à l'amour. Accordé au vol agile des instruments, la voix se fait dévoilement d'une tendre et vive volonté ; ce Tamino, dans les intentions et dans la clarté olympienne du chant, dans l'intensité de la ligne, est là aussi exemplaire.

Surtout se précise **l'Ottavio de Don Giovanni,** dont Diego Florez chante les deux airs : éperdu, amoureux mais statique ; excellent aussi par leur justesse expressive. Le voici ce héros de carton pâte, vainqueur du monde et des escrocs s'ils sont à bonne distance. Mais que ce chant épris a de noble simplicité, d'ivresse enchantée ; le ténor péruvien rossinien ès mérite (et avec quelle finesse ardente), est bien un divin Mozartien ; son legato est une caresse plus irrésistible que les violences de Don Giovanni. Que ne chante t-il le rôle sur scène dans une production et l'on verrait immédiat ce qui fait l'épaisseur du personnage quand ailleurs et trop fréquemment, il n'est soit qu'édulcoré ou caricaturé. Sublime incarnation.

Son **TITUS** éblouit par son humanité, celle d'un cœur terrassé par l'exemple moral et l'amour transcendant qu'il reçut de Bérenice. Soudain ce chant se fait leçon et apprentissage d'un humanisme devenu fraternité concrète et vivante ; et la vérité du dernier opéra de Mozart prend alors son sens: ce qu'apporte le ténor au personnage est incomparable. L'idéal politique

surgit devant nous : Titus fut bien ce « délice du genre humain » dont parle les historiens de l'Antiquité. Le témoignage prend tout son sens ici, c'est comme si le chant intense et embrasé et pourtant naturel de Diego-Florez se galvanisait lui-même en cours de réalisation, dévoilant / renforçant les enjeux dramatiques. Stupéfiant en agilité et justesse des intentions, ce chant a l'impact d'une balle ; la précision et la couleur décochées frappent au cœur : la vaillance en grâce du second Titus reste déconcertante. Mais ce n'est pas fini :

Son Ferrando (Cosi fan tutte) est justement victime extasiée de l'amour ; cœur immolé sur l'autel des sentiments qui se dévoilent : la séquence est un absolu d'une irrésistible ardeur… Qui nous rappelle ce qu'un Alfredo Kraus, hier, fut aussi capable de réaliser : soit parler en chantant et inversement. Où a-ton écouté un tel murmure lyrique, articulé, incarné, si juste ? Le sublime est l'ordinaire de ce disque superlatif et l'on se dit dommage que Decca chez qui le ténor a enregistré tous ses Rossini fulgurants, rate ainsi ses Mozart miraculeux…

Chant étincelant
Quand il chante Mozart
JUAN DIEGO FLOREZ sublime texte et musique comme s'il les créait

Même poésie vocale pour son **Belmonte**, à la fois sincère, tendre, en ivresse suspendue dont les instrumentistes font le frère de Tamino dans cette lueur émotionnelle d'une justesse elle aussi absolue. Honneur au pupitre des bois (clarinette, flûte, bassons au relief majeur), en complicité intérieur avec

le pianoforte idéalement calibré lui aussi, et d'une discrète mais constante couleur, tout au long de ce récital d'une musicalité parfaite. Ici le chant ivre du ténor est bien celui de Mozart lui-même, amoureux éperdu de sa récente épouse Constanze. Le **Dalla sua pace (2è air d'Ottavio)** étire la texture enchanteresse d'un legato unique à ce jour, et là encore, c'est Mozart, son personnage, la situation et le chant tout court, qui en sortent transfigurés ; votre serviteur avec. Merci au chanteur de ciseler en un format idéal, son chant de velours et de diamant : chanter juste jamais fort mais intensément. Voilà la clé d'un belcanto enfin réalisé.



Et bénéficiaire d'un chant souverain qui a bien compris que rien ne justifiait un trop plein de puissance, s'il n'était finement canalisé, le ténor divin nous crédite en fin de programme d'**un superbe air de concert de 9mn : « Misero! O sogno….**Aura, che intorno spiri », KV 431 pour le ténor et ami Johann Valentin Adamberger. Déjà romantique avant l'heure, avec des éclairs instrumentaux faisant surgir les climats fantastiques et hallucinants de la situation, l'épisode nage entre deux eaux expressives : Sturm und drang et empfindsamkeit à la fois, entre tempête et murmure, Juan Diego-Florez, versatile, ciselé, diseur exceptionnel, subjugue mot par mot par son intelligence du texte et des climats émotionnels qui se succèdent. Le disque révèle l'immense Mozartien, le sublime bel cantiste, le ténor à la voix d'or. Ce disque est un miracle musical. **CLIC de CLASSIQUENEWS d'octobre 2017.**

Le premier disque Mozart du Rossinien Juan Diego-Florez est la meilleure expérience musicale vécue depuis une décennie. Réaliser un tel programme à ce moment de sa carrière, relève d'un prodige, d'une seconde naissance. Gloire au ténor. Sony confirme donc sa première place comme label des plus grands ténors actuels (Juan Diego-Florez y brille donc aux côtés de … **Jonas Kaufmann**).

_____

JUAN DIEGO-FLOREZ chante Wolfgang Amadeus Mozart : airs lyriques.

« Fuor dal mar », Idomeneo
« Si spande al sole in faccia », Il re pastore
« Se all'impero », La Clemenza di Tito
« Del più sublime soglio », La Clemenza di Tito
« Dalla sua pace », Don Giovanni
« Il mio tesoro », Don Giovanni
« Un'aura amorosa », Così fan tutte
« Dies Bildnis ist bezaubernd schön », Die Zauberflöte
« Ich baue ganz auf Deine Stärke », Die Entführung aus dem Serail
« Misero! O sogno….Aura, che intorno spiri », KV 431

CD, compte rendu critique, opéra. MOZART : Juan Diego Flórez, ténor. La Scintilla Orchestra. Riccardo Minasi, direction. Durée : 51 mn – 1 cd Sony Classical

---

CD, compte rendu critique.

HAYDN 2032 : VOL 5. Symphonies / Kraus / L'homme de génie. Kammerorchester Basel. Giovanni Antonini (1 cd Alpha, 2016)



CD, compte rendu critique. HAYDN 2032 : VOL 5. Symphonies / Kraus / L'homme de génie. Kammerorchester Basel. Giovanni Antonini (1 cd Alpha, 2016). Giovanni Antonini, flûtiste remarquable (cf son dernier **cd Telemann, absolument miraculeux par sa musicalité saisissante, CLIC de CLASSIQUENEWS / novembre 2016**), est aussi un chef de talent comme ce nouveau volume de l'intégrale symphonique dédiée à HAYDN le montre. Le maestro poursuit ici son intégrale HAYDN (HADYN 2032 : toutes les symphonies pour son tricentenaire), un cycle qui nous mène jusqu'en 2032 (le monde actuel existera-t-il encore ?), dans ce nouveau jalon musicalement très abouti, qui dans sa maîtrise en autorisant toutes les grâces délirantes d'un compositeur de génie, éclaire ce bouillonnement jaillissant d'un auteur de premier plan qui joue de la forme sans jamais perdre de vue l'idéal qui l'inspire (comme Haendel). Brillant, Haydn est surtout vrai et profond. La vitalité fruitée des instruments d'époque autorise ce galbe sonore, véritable ivresse dans chaque mouvement dont le caractère singulier est révélé. Face à tant d'équilibre entre sonorité ronde, éloquence caractérisée, détail des timbres, et rebonds

dramatiques, – microépisodes et architecture globale, on aimerait bien écouter chef et orchestre dans Mozart (pour des opéras… probablement de la même fougue somptueuse ?).



ACCOMPLISSEMENT ESTHETIQUE ET SONORE. Le spectre des nuances ainsi déployées, la richesse agogique, le raffinement dynamique et l'idéal du format sonore installent objectivement un nouveau standard pour les orchestres sur instruments d'époque. Voilà enfin un son gorgé de saine vitalité, expressif, élégant et d'une richesse de couleurs et d'intonation, – inouïe. A l'heure où l'interprétation baroque et romantique s'essouffle par manque d'idées, de goût, de « philosophie » globale…, voilà un idéal concret qui pour nous, vaut manifeste et modèle à suivre.

Entre les Currentzis, tapageur, pétulant, radical, et tous les autres directeurs musicaux de leur propre ensemble, qui répètent toujours les mêmes gestes pour toute les œuvres choisies, **Antonini rejoint Dantone**, … deux chefs actuels de plus en plus convaincants, pour une lecture active, régénérée, magnifiquement abouties des partitions sélectionnées.

Vite que la plupart des ensembles français s'en inspirent. Il y a bien longtemps que l'on avait pas écouté une telle richesse, un tel miracle sonore. Tout le mérite en revient au milanais, Antonini, qui après son intégrale Beethoven avec le Kammerorchester de Bâle, s'attache à dévoiler la fabrique à merveilles haydnienne dans le cadre de son intégrale Haydn 2032. Cycle enthousiasmant. Autant que le projet « authentique » lui aussi de Kent Nagano récemment annonciateur d'un Ring de Wagner sur instruments d'époque (Le Ring de Wagner sur instruments d'époque par Nagano, dépêche de juin 2017).

Volume 5 de son intégrale HAYDN 2032, le nouveau cd de Giovanni Antonini avec le Kammerorchester Basel, souligne avec élégance et raffinement tout

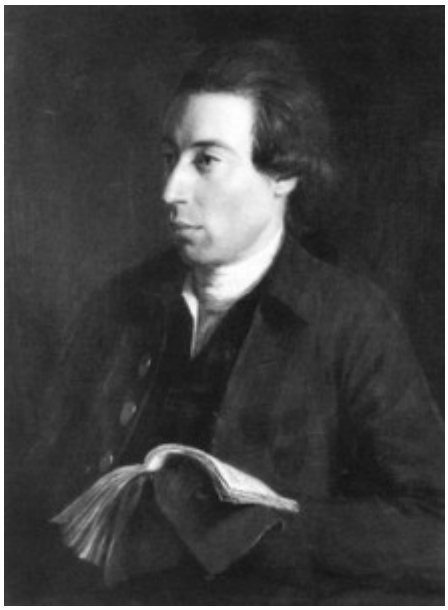
Le génie de HAYDN



La première Symphonie n°80 (enregistrée en octobre 2016) affirme une maestrià à la fois savante, franche et naturelle : puissance, dramatisme « Sturm und Drang » et aussi marque personnelle, humour voire facétie qui se met à distance de la forme sérieuse et de son développement trop majestueux ? font les premiers délices de cette lecture d'une maturité réjouissante. Haydn gagne ici grâce à la vitalité nerveuse et surtout tout en souplesse de Giovanni Antonini, une verve certes classique, purement viennoise, mais traversée par un élégance de chaque mesure. Il y a le nerf de Gluck et sa coupe dramatique (opératique), le goût des contraste purement formels d'un CPE Bach, mais Joseph Hadyn apporte cette conscience élargie du spectre sonore, qui cultive un rare équilibre entre expérimentation sonore et construction architecturale. Le souffle feutré intimiste de l'Adagio démontre la maîtrise du collectif dans l'art des équilibres, entre éloquence enjouée, enivrée, et grâce purement classique (équilibre bois, cuivres et cordes : un régal tant les couleurs détaillées et les respirations sont justes), annonçant Mozart, sans omettre un feu démiurgique (certes

apaisée et jamais allongé) qui préfigure le maître viennois à venir : Beethoven.
Le Menuet réinvestit l'énergie active pleine d'entrain et de belle prestance, énergisant les vocalises des cordes somptueuses dans un Trio porté par l'esprit de la danse: l'élégance du chef convainc totalement et s'inscrit dans une intégrale qui promet d'être passionnante, l'égal des cycles légendaires signés par Harnoncourt, Bruggen et récemment Dantone chez Decca ?

Le volet ici enregistré approfondit le génie symphonique de Haydn, tout en le faisant dialoguer avec l'écriture de son cadet né en 1756, Kraus, – un autre Joseph (de 30 ans plus jeune que Haydn), autre émule du courant Tempête et passion, en extension dans les années 1780, juste avant la révolution et qui est le ferment du Gluck français.



Gluckiste,(claire référence à Iphigénie en Aulide mais avec développement contrapuntique plus dense et une orchestration plus ample) **la Symphonie en do mineur de Krauss**, qui reprend à l'été 1783 à Esterhaza où était Haydn et Gluck, un ancien opus composé en Suède, saisit par sa coupe elle aussi frénétique, mais traversée par une grâce riche en facétie et contrastes, qui enrichit la couleur musicale d'un lieu et d'une époque marquant le destin de plusieurs grands compositeurs. Le pathétique noble et grave voire lugubre (début) marque les esprits, en une profondeur qui se révèle mozartienne. De Krauss, Antonini souligne la force active, brûlée, embrasée voire éruptive qui en fait un compositeur digne de la frénétique gluckiste en effet. L'arête vive des vagues puissamment dramatiques y est magnifiquement réalisée. La sonorité atteint un idéal exceptionnel entre précision, couleur, expression, clarté et puissance. Que dire

de plus. Eblouissant. Logiquement, le disque est CLIC de CLASSIQUENEWS.

_____

Cd, compte rendu, critique. HAYDN : Symphonies 80, 80, 19. KRAUS : Symphonie VB 142 (Kammerorchester Basel – Giovanni Antonini, direction – enregistrements de juillet et octobre 2016 – 1 cd ALPHA, collection « HAYDN 2032 », volume 5 : « l'homme de génie ». CLIC de CLASSIQUENEWS d'octobre 2017.

Recréation mondiale du PARADIS PERDU de Théodore Dubois (1878)



TOURCOING, les 24 et 26 novembre 2017. Dubois : Le Paradis perdu. Recréation événement. Jean-Claude Malgoire n'a jamais été en reste d'une nouvelle exhumation. Combien de compositeurs aujourd'hui explorés, a-t-il en visionnaire déjà révélé l'intérêt et la valeur ? Dubois en fait partie et bien avant la nouvelle vague de redécouverte du romantisme français, le fondateur de l'Atelier Lyrique de Tourcoing savait mesurer et approfondir sa propre intuition au service de l'académique (Prix de Rome 1861), Théodore Dubois. Jean-Claude Malgoire a déjà exhumer, avant tout le monde, son opéra Aben Hamet, directement inspiré de Chateaubriand (Le dernier Abencérage, écrit dans sa thébaïde de la vallée aux loups, 92).

A Tourcoing les 24 et 26 novembre 2017, les musiciens, chef, instrumentistes et chanteurs ressuscitent l'oratorio français romantique inspiré de Milton.

A l'époque du Second Empire et de la IIIè République, Théodore Dubois, auteur officiel et célébré (professeur puis directeur du Conservatoire, organiste à La Madeleine, surtout membre de l'Institut…) est aussi un compositeur d'une intégrité absolue, d'une finesse séduisante, voire davantage… A Dubois, revient le mérite d'une carrière scrupuleuse, menée avec loyauté et de sa propre volonté, sans éclat ni sens de la provocation: au contraire, le tempérament du musicien est proche de son style: digne, équilibré, raffiné… Habité et défenseur d'un idéal académique qui recherche avant tout la clarté, Dubois étonne, surprend, et ici convainc sans réserve.

Elégance dramatique

Son oratorio Le Paradis Perdu (1878) est ici recréé dans sa version orchestrale complète, à la différence des tentatives

antérieures, reconstituée mais de façon subjective et incomplète en effectif allégé (Côte St-André 2011, cd paru dans la foulée en 2012). Le tempérament dramatique d'un Dubois inspiré par l'action sacrée se dévoile et s'intensifie grâce aux couleurs de l'orchestre : sens du drame, renouvellement du genre de l'histoire sacrée, séduction immédiate des mélodies, écriture subtile et d'une finesse qui évite le creux comme le décoratif.
En plus d'être un poète musicien, Dubois, excellent artisan, est aussi un architecte: l'alternance des parties instrumentales, chorales, solistiques confirment l'art du Dubois dramaturge (parfait équilibre des 4 parties: La Révolte, L'Enfer, La Tentation, Le Jugement), maître des masses chorales: il n'est que d'examiner le rôle dévolu au Diable, agent de la chute d'Adam et d'Eve, pour mesurer la subtilité psychologique avec laquelle le compositeur aborde le caractère: c'est une instance active, provocante, démiurge et évidemment manipulatrice qui critique le pouvoir de Dieu et la Création, sait conduire ses troupes célestes, séduire et perdre définitivement le couple originel en inspirant à la trop naïve Eve, le poison de l'orgueil et de la suffisance.
C'est un rôle digne de Mephisto chez Gounod (Faust) ou Berlioz (Damnation de Faust); une relecture passionnante, propre à la fin di siècle romantique, dans l'histoire du personnage. Tout l'art de Dubois se concentre dans ce profil imprévu et aussi dans le traitement du choeur des Damnés qu'il sait haranguer, électriser, piloter jusqu'à la victoire finale.

Recréation mondiale du

PARADIS PERDU de DUBOIS dans sa version pour orchestre…

A noter au fil de l'oeuvre : le personnage d'Eve : pureté originelle et tendresse extatique (duo avec Adam: "Aimons-nous", partie III) puis jeune ambition influençable et si manipulable; celui de l'Ange, figure surnaturel et fantastique au souffle bien calibré ; Satan dont Dubois exprime sans fard et de façon directe, la facétie active, son cynisme bonimenteur…



Commande de la Ville de Paris, comme un geste de généreuse rechristianisation après les horreurs commises pendant la Commune, **Le Paradis Perdu d'un Dubois, mûr et sûr de son style (41 ans)** est bien davantage qu'un exercice de démonstration académique.

Amertume haineuse et esprit de vengeance d'un Satan volubile, effusion tendre et amoureuse et trop fragile du premier couple, diversité caractérisée du choeur (souplesse éthérée des Séraphins; hargne des Rebelles; conspiration des Damnés d'où émerge le trio mordant, dissident d'Uriel, Molock, Bélial…; prière et compassion du dernier choeur pour le jugement final)… sans omettre, l'évocation des gouffres infernaux qui occupe avec tendresse, raffinement et élégance là encore (trois caractères emblématiques de la manière de

Dubois) toute la seconde Partie (intitulée l'Enfer avec l'incantation fourbe et victorieuse du choeur exaltant "flamme toujours vivante au séjour d'épouvante": chef d'oeuvre d'écriture chorale doublé d'un sens prosodique si délectable… la succession des tableaux compose une fresque édifiante et moralisatrice qui satisfait amplement sa fonction première. D'ailleurs, Dubois recycle un projet lyrique antérieur, remontant à 1871… Il obtient le Premier Prix du Concours parisien auquel il avait concouru; ex aequo avec un autre compositeur à redécouvrir d'urgence Benjamin Godard, auteur dans le même contexte d'un Tasse tout aussi abouti. Son opéra Dante est récemment édité en octobre 2017.
Mésestimé et objet de complots tenaces, Dubois connut avec son Paradis Perdu, de nombreux déboires: le librettiste Blau réclamant la moitié du Prix obtenu; les chanteurs à la création au Châtelet n'étant pas satisfaisants; l'édition de la partition étant payée par l'auteur seul…

Dévoilant la version inédite pour orchestre en création mondiale, Jean-Claude Malgoire a bien raison de se passionner pour le tempérament d'un Dubois raffiné et dramatique qui en 1878 participe avec éclat à la politique de pacification, de fraternisation et de réconciliation de la Ville de Paris, pour effacer les blessures et les haines nées pendant et après la Commune…

TOURCOING, les 24 et 26 novembre 2017. Dubois : Le Paradis perdu.

Théodore Dubois (1867-1924)
Le Paradis Perdu (1878)

vendredi 24 novembre 2017 à 20h
dimanche 26 novembre 2017 à 15h30
Tourcoing Théâtre Municipal R. Devos



RÉSERVEZ VOTRE PLACE

CREATION MONDIALE
dans l'instrumentation originale d'après le manuscrit autographe de Théodore Dubois

_____

Drame-oratorio en quatre parties
Livret d'Edouard Blau d'après le poème de John Milton

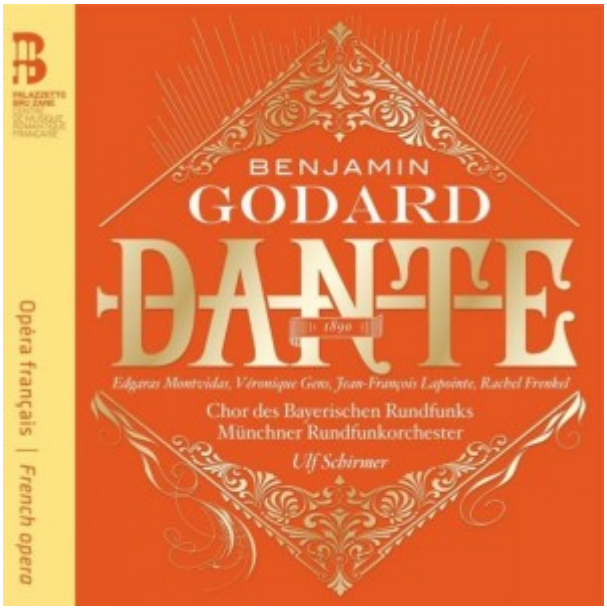
Direction musicale : Jean Claude Malgoire
Conception visuelle et scénographie : Jacky Lautem
Ève : Magali Simard-Galdes, soprano
Adam : Antonio Figueroa, ténor
Satan : Marc Boucher, baryton
L'Archange : Mireille Lebel, mezzo-soprano
Uriel, le Fils : Denis Mignien, ténor
Molock : Philippe Favette, baryton
Belial : Kamil Ben Hsain Lachiri, baryton-basse

Choeur de chambre de Namur
(préparation du choeur Thibaut Lenaerts)

La Grande Écurie et la Chambre du Roy
Coproduction avec le Festival Classica de Saint Lambert

(Canada)

CD, opéra événement, annonce. GODARD : DANTE. ORCH DE LA RADIO DE MUNICH / Ulf Schirmer, direction



CD, opéra événement, annonce. GODARD : DANTE, 1890. Recréation. ORCHESTRE DE LA RADIO DE MUNICH / Ulf Schirmer, *direction.* *E*n attendant que ne soit enfin enregistré son chef d'oeuvre LE TASSE, dont le manuscrit que l'on croyait perdu a été récemment retrouvé (2016) au Canada, voici l'oratorio DANTE du français romantique, Benjamin Godard (1849-1895). Créé en 1890 soit à la fin de sa carrière, Dante évoque la vie du poète florentin né en 1265 : son amour platonique, rêvé (?) pour la belle Béatrice, fiancé de son ami Bardi, au moment de la guerre en Guelfes et Gibelins. Au cœur de la partition et du drame poétique conçu par Godard, la fameuse « Vision », transposition musicale et synthèse sonore de la Divine comédie. L'acte III, est à lui seul, un défi réalisé par le compositeur inspiré : succession de tableaux dantesques des

plus finement exprimés dans une langue musicale alliant raffinement et couleurs (apparition de Virgile, choeur des damnés, tourbillon infernal, divine clarté, apothéose de Béatrice…) Proche d'un Delacroix en peinture, lui-même riche plasticien auteur de la célèbre toile « La Barque de Dante » (annonciatrice de tout l'impressionnisme), proche d'un Berlioz (celui de la Damnation de Faust et sa propre apothéose finale, celle de Marguerite), l'opéra DANTE de Godard, renouvelant l'exemple de ses ainés Thomas et Gounod, partageant aussi le spectaculaire dramatique d'un Massenet, marque un sommet dans l'art lyrique poétique, spirituel, symphonique du romantisme français. Prochaine grande critique de DANTE de Godard dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com

_____

CD, opéra événement. GODARD : DANTE, 1890. Recréation. Enregistrement réalisé à Munich, en janvier 2016 / Collection « Opéra français » du Palazzetto Bru Zane (Ediciones Singulares) | 2 CD | 2017 | Volume 16 / SORTIE : 27 OCTOBRE 2017 / avec Edgaras Montvidas, Véronique Gens, Jean-François Lapointe, Rachel Frenkel, Andrew Foster-Williams, Diana Axentii, Andrew Lepri Meyer

ORCHESTRE DE LA RADIO DE MUNICH
Ulf Schirmer, direction

CD, compte rendu critique. Debussy: Pelléas et

Mélisande, Kozena, Gerhaher… Rattle / LSO (3 SACD hybrid + 1 Pure Audio Blu-ray LSO janvier 2016)



CD, compte rendu critique. Debussy: Pelléas et Mélisande, Kozena, Gerhaher… Rattle / LSO (3 SACD Hybrid + 1 Pure Audio Blu-ray LSO janvier 2016). La riche matière musicale portée par le formidable orchestre de Debussy exprime le monde létal, agonisant d'Allemonde: un vacuum suspendu entre évanouissement et anéantissement. Ce milieu où se fixe un temps, l'impénétrable Mélisande qui ne sait pas ce qu'elle dit, s'inscrit dans le mystère, c'est comme un trou noir, un temps et un espace inconsistant, qui passe, se transforme, meurt, réapparaît toujours sans forme ni but francs. L'imprécision règne. Toute la direction de **Simon Rattle** pilotant le somptueux LSO **LONDON SYMPHONY ORCHESTRA** contient cette couleur permanente de la malédiction et de la disparition. Un monde clos et énigmatique dont pourtant il éclaire le tissu sonore en en révélant la subtile filiation avec l'indéterminé wagnérien, en particulier avec l'étouffante et l'hypnotique texture de Parsifal. Les incroyables cordes du LSO regardent même du côté de la langueur tristanesque. Debusyste et wagnérien, Rattle éblouit littéralement dans ce jeu en résonances multiples qui enrichit considérablement le propos de Debussy sur le plan orchestral. La puissance suggestive des instruments gagne en connotation de mort et en onirisme aussi. C'est bien la toute la réussite de cette

version captée sur le vif (janvier 2016) à Londres et est le premier enregistrement du chef comme directeur musical du LSO.

Ce Pelléas in live, était mis en scène avec beaucoup de goût et d'ellipses par Peter Sellars. Mais le travail sonore qui émane de l'enregistrement rend compte de cet univers musical qui aime l'ombre et la pénombre, interstices propices au dévoilement d'hypothétiques secrets.
Au centre de ce théâtre sonore où ce qui se voit ne compte que par ce qu'il cultive l'invisible, la princesse Mélisande, sirène et Prêtresse de ce grand rituel du mystère et de la violence : en elle, par elle se concrétisent les menace et les obsessions que perpétuent de façon impuissante et maladive tous les personnages de cette famille figée, pétrifiée en une langueur immobile.

Subtile plus sombre qu'interrogative, **Magdalena Kožená**, exprime le venin de l'inéluctable et la morsure de la fatalité, elle aime Pelléas sans l'aimer vraiment et reste d'une épaisseur fascinante dans ces confrontations avec Golaud. Nous sommes a contrario des Mélisande plus lumineuse mais distanciée des récentes Deviehle ou Petibon.

Le Golaud parfois trapu et bestial de **Gerald Finley** creuse d'autant plus l'impuissante agitation de l'époux de Mélisande que son jeu reste uniforme, comme désincarné, seulement habité par le doute et le soupçon. Il est subtilement hors de l'action et ne comprendra jamais celle qu'il a épousé.
Évanescent entre deux réalités toujours sur le départ, **le Pelléas du baryton Christian Gerharer éblouit lui aussi** par l'élégance de son chant d'une finesse féline absolument captivante même si parfois le médium éprouvé dans certains aigus, éreinte un français pourtant à l'articulation remarquable.

A l'inverse, Selig inscrit sa prosodie de sépulcre dans ce réseau souterrain à l'activité permanente et invisible, et Fink lectrice de la lettre achève ce tableau des miroitements

sourds et crépusculaires.



Seul ombre faillible dans cette fresque des ombragés, d'une rare cohérence, le rôle travesti d'Yniold chanté par le jeune Elias Madlër perce la fascinante toile par des stridences inopportunes et un français pour le moins imprécis. Pour son premier enregistrement comme directeur musical du LSO, Simon Rattle en remarquable dramaturge de l'instant, réussit brillamment l'épreuve de ce feu orchestral, de ce baptême symboliste et onirique puissant où les petits détails pèsent autant que l'architecture globale du psychisme miroitant.

_____

CD, compte rendu critique. Debussy: Pelléas et Mélisande, Kozena, Gerhaher… Rattle / LSO (3 SACD hybrid + 1 Pure Audio Blu-ray LSO janvier 2016)

Mélisande : Magdalena Kožená
Pelléas : Christian Gerharer
Golaud : Gerald Finley
Geneviève : Bernarda Fink
Arkel : Franz-Joseph Selig
Yniold : Elias Madlër
Le Berger / Le Médecin : Joshua Bloom
London Symphony Orchestra
London Symphony Chorus
Direction musicale : Sir Simon Rattle
Enregistré au Barbican Centre, Londres, janvier 2016

3 CD + 1 Blu RAY Pure Audio LSO

Philippe Cassard joue Fauré et Ravel à Metz



METZ, Arsenal. Philippe Cassard, le 13 octobre 2017. Avec l'Orchestre national de Lorraine sous la direction de **Jacques Mercier**, le pianiste **Philippe Cassard joue Fauré, Ravel,** avec en fin de programme la sublime symphonie, sommet du romantisme symphonique français, l'opus en ré mineur de **César Franck (1888)**. Le concert messin est un événement car il met à l'honneur la sensibilité douée pour l'élégance et l'articulation suggestive du pianiste Philippe Cassard, l'un des piliers de notre école hexagonale avec **Pascal Amoyel** ou Jean-Yves Thibaudet…

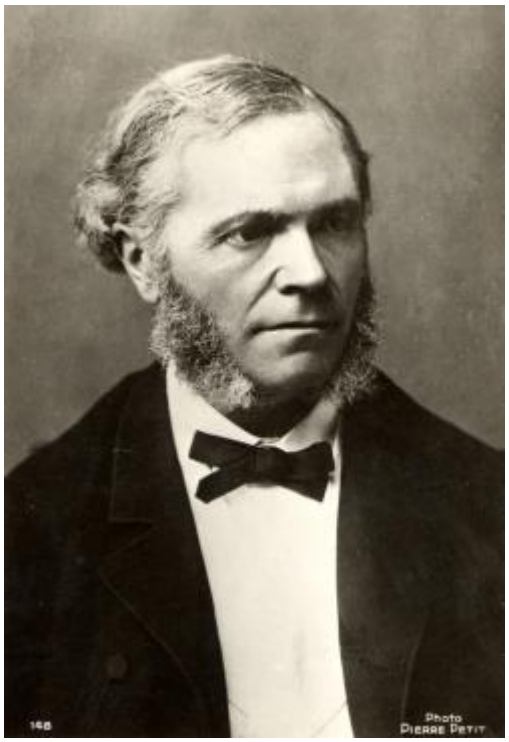
Vers la clarté… Philippe Cassard joue Fauré et Ravel



C'est d'abord **la Ballade de Fauré**, pièce maîtresse de son dernier recueil discographique (1 cd La Dolce Volta, monographie dédiée à Fauré, qui sort le jour du concert, ce 13 octobre 2017), et transposition française et chambriste des Murmures de la Forêt de Wagner, tels que le Germanique les exprime dans son opéra Siegfried (dixit Alfred Cortot). Fauré, jeune homme, livre sa partition (opus 19) en 1881, la dédiant alors à son ainé, le vénérable et adulé Saint-Saëns. **Philippe Cassard** joue ici la version pour orchestre, qui ajoute par ses couleurs et l'alternance du jeu questions et réponses entre l'orchestre et le clavier soliste, au caractère de confession enjouée. Comme une fantaisie, la pièce exprime ce que l'artiste pense et ressent, en moins de 13 mn : forme libre mais délicatesse de l'énoncé. Le piano d'abord expose le thème principal, premier, d'une douceur sensuelle et tranquille, soulignée à la flûte. Puis les instruments en nombre s'empare du motif, l'épaississent, l'articulent, suscitant de la part du piano, toute une série bavarde et volubile qui dialogue avec les bois (clarinette, hautbois). c'est un flot de plus en plus vif, ondulant, caressant vers une volupté de plus en plus assumée et rayonnante, transparente et lumineuse (le concert ne s'intitule pas « vers la clarté »?). Pas facile pour l'interprète principal, très exposé, de réussir la sincérité du propos, sans être trop énigmatique ni paraître artificiel… : il faut une certaine « objectivité », naturelle, sobre, mais

aux phrasés subtils ; car tout l'art de Fauré (cet « aristocrate du phrasé, ce lyrique éperdu, cet amoureux de poésie… » comme aile à le rappeler Philippe Cassard), est là dans cette simplicité féconde et intérieure ; pour qu'il produise sa souveraine attraction, le jeu doit être conduit en une ineffable fluidité, difficile équilibre entre le soliste et l'Orchestre vrai gageure aussi pour le chef. A mesure que l'électrisation collective opère, la Ballade suit l'état de quasi lévitation du clavier, de plus en plus aérien, aux scintillements de plus en plus immatériels et caressants, exprimant le mouvement des oiseaux en fin de cycle.

Brillante et ciselée, la langue du **Concerto pour piano en sol de Ravel (1931)** étincelle elle aussi par son énergie « urbaine », aux rythmes jazzy venus d'Amérique, auquel le somptueux mouvement lent- qui plonge dans une rêverie suspendu, – hors du temps, offre un contrepoint des plus saisissants.



Enfin (après l'entracte), l'Orchestre conclut ce parcours de musique concertante française, post romantique, en un sommet inégalé, dans l'histoire du genre symphonique au XIXè : la **Symphonie en ré mineur de César Franck**, qui à la fin des années 1880, fait une synthèse du wagnérisme ambiant, et prend prétexte de la forme cyclique pour offrir une unité poétique à l'architecture puissante, spirituelle que lui inspire son sujet. Ce chef d'oeuvre absolu de l'écriture orchestrale du romantisme français n'est pas assez joué en France : voilà un programme qui répare cette erreur.

———————-



METZ, Arsenal
Vendredi 13 octobre 2017, 20h
Grande Salle

RESERVEZ VOTRE PLACE

Jacques Mercier : direction
Philippe Cassard : piano

GABRIEL FAURÉ
Ballade pour piano et orchestre

MAURICE RAVEL
Concerto pour pianoen sol majeur

CÉSAR FRANCK
Symphonie en ré mineur

+ LES OREILLES MUSICALES
Le temps d’un dialogue entre un artiste et son public
19h – Entrée libre, Renseignements 03 87 55 12 02

+ CONFÉRENCE :

Concerto pour piano en sol majeur de Ravel
Mercredi 11 octobre à 17h30
Bibliothèque du Sablon, Metz
Avec Philippe Malhaire, musicologue

Illustrations : premier portrait de Philippe Cassard © JB Millot

---

Compte-rendu, opéra. VERDI : DON CARLOS, version de paris, 1867. Paris, Opéra Bastille le 10 octobre 2017. Kaufmann, Yoncheva, Garanca… P. Jordan / K. Warlikowski.

Compte-rendu, opéra. VERDI : DON CARLOS, version de paris, 1867. Paris, Opéra Bastille le 10 octobre 2017. Kaufmann, Yoncheva, Garanca… P. Jordan / K. Warlikowski. C'était la production événement attendue, espérée à Paris… un événement comme il en existe de nombreux en Province. Car non, il n'y a pas que Paris qui donne le ton en matière de voix comme de mise en scène : voyez plutôt du côté de Nantes, avec une

somptueuse et si juste production du Couronnement de Poppée actuellement à l'affiche nantaise jusqu'au 17 octobre 2017. LIRE notre critique et VOIR notre reportage vidéo Nouvelle Poppée à Nantes

DON CARLOS vocalement séduisant, scéniquement terne



Que vaut ce Don Carlos à Bastille, événement car donné dans la version parisienne de l'ouvrage (1867) : donc chantée en français, avec le fameux acte préliminaire de Fontainebleau qui explicite les amours juvéniles, tendres de Carlos et d'Elisabeth… ?
Quand Bastille ressuscite une partition conçue pour Paris, et taillée pour le goût parisien, on se félicite d'une telle réévaluation d'un opéra ordinairement donné en italien et de façon incomplète (ni ballet, ni acte bellifontain). En son temps, Claudio Abbado avait enregistré une lecture profonde, nerveuse et si humaine de la partition créée à Paris…
En octobre 2017, la « grande boutique » comme disait Verdi, choisit une dimension internationale, invitant têtes d'affiche et metteur en scène scandaleux (pour faire le buzz). Le bon ton, chic et snob aime les « effets médiatiques de la sorte » : il faut absolument être présent, être vu et avoir écouté cette lecture qui passe pour un événement lyrique. Le choix du metteur en scène, le polonais **Krzysztof Warlikowski** comme souvent s'gissant des hommes de théâtre, tire la couverture

vers lui, oubliant que l'opéra, c'est à parts égales, de la musique et du théâtre. Comme son Roi Roger – confus, kitsch, décalé, finalement laid, et plutôt brouillon, ce Don Carlos ne restera pas dans les mémoires pour sa justesse et son intelligence visuelles. On comprends mal ce qui se passe sur scène ; souvent l'effet et la volonté de rupture l'emporte sur l'explicitation de l'action, et le geste comme le mouvement des héros contredisent ce qu'ils sont en train de vivre ou de chanter.
En outre, invitant des stars internationales, la direction artistique a pris le risque de l'inintelligibilité : sans les sur-titres, il était difficile de comprendre 90% des chanteurs. Un comble pour une partition dont on a mis en avant la version parisienne justement.

Rodrigue enfiévré et fraternel, voire amoureusement défenseur de Carlos, son ami d'armes et d'engagement, le baryton **Ludovic Tézier**, rare français de la distribution, perce la scène : son intelligence vocale, ses phrasés phénoménaux, son jeu (qui s'est beaucoup amélioré depuis la décennie) affirment un chanteur acteur digne de la Maison parisienne. Son incarnation cultive le trouble et enrichit considérablement le profil du loyal ami de Carlos.

Eboli avantageusement annoncée, la mezzo **Elina Garanca**, précédemment Carmen de luxe, impose un tempérament vocal souvent foudroyant, – jaloux, dévoré intérieurement, mais… inintelligible. Dommage.

Soprano vedette dont toute la planète lyrique suit chaque nouvelle prise de rôles, **Sonya Yoncheva** dessine une Elisabeth de Valois d'une insondable langueur, sombre et grave, d'une douleur à la mesure de son destin contraint : fiancée du fils Carlos, elle devra finalement épouser le… père : Philippe II qu'une infinie mélancolie accable fatalement. D'ailleurs ce dernier bénéficie du baryton marmoréen d'**Ildar Abdrazakov**, lui aussi inaudible et souvent trop droit et carré.

Plus hédoniste que furieusement dramatique, le chef **Philippe Jordan**, dont on avait si apprécié la première production, semble comme distancié et rien que porteur de belles couleurs orchestrale. L'opéra analyse pourtant en profondeur la vacuité du politique et la terreur spectaculaire de l'église à travers l'Inquisition. Tout cela manque beaucoup de tonnerre et d'urgence, de vertiges comme de déflagration qui font pourtant la grandeur inédite de la partition de Verdi.

Reste Jonas Kaufmann : on osera écrire ici notre …déception. Car si la voix tisse une soie ténébreuse et sombre, sa félinité trop grave manque de l'éclat juvénile qui doit irradier du jeune Carlos : Verdi a pourtant portraituré un jeune homme ardent et idéaliste, prenant la défense des opprimés (précisément les flamands protestants, absorbés malgré eux dans l'enclave des Habsbourg catholiques) face à l'autorité paternelle, osant vivre un amour à jamais défendu. Il y a du Schiller dans ce Carlos, être entier, constamment décalé dans ce milieu austère et asphyxiant de la Cour espagnole. Le timbre trop viril de Kaufmann n'exprime rien de cela : et l'on s'obstine à penser que le chanteur a peut-être trop tardé à incarné le rôle aujourd'hui. Quand on songe à nouveau à son Otello, crépusculaire, halluciné, tel un fauve léonin (suprême incarnation défendu en juillet 2017 à Londres), on reste à Paris hélas réservé, et déçu.

La tristesse vient évidemment de la mise en scène dont le manque d'idées, l'absence de cohérence, la laideur infinie posent un vrai problème. La lecture est terne en habits modernes, d'une linéarité affligeante (d'où la réaction critique du public). Le spectateur peut attendre mieux sur la scène parisienne. Aux côtés du vide criant de la mise en scène, le beau chant des stars lyriques actuelles sauvent les meubles. Cette nouvelle production, visuellement sans idée ni justesse, sera bien vite oubliée. L'événement lyrique qu'on nous a annoncé, ne s'est pas produit. Pour une expérience plus sidérante entre théâtre et musique, courrez plutôt du côté de

Nantes : l'Opéra Graslin, jusqu'au 17 octobre, affiche le théâtre vénitien du premier baroque, soit une immersion prenante voire captivante dans la machinerie amoureuse, cruelle, barbare, sensuelle concçu en 1642 par Monteverdi et son génial librettiste, Francesco Busenello. La nouvelle production du Couronnement de Poppée est pour la rédaction de classiquenews, l'événement lyrique de la rentrée 2017. Incontournable.

Pour les plus amateurs et les connaisseurs, ARTE diffuse ce 19 octobre 2017, à 20h55, le DON CARLOS présenté à l'Opéra Bastille. Chacun pourra juger sur pièces. Seconde grande critique à venir, sur classiquenews.com / Illustration : DR © Opéra national de paris 2017

_____

Compte-rendu, opéra. VERDI : DON CARLOS, version de paris, 1867, avec l'acte de Fontainebleau. Direction musicale: Philippe Jordan. Mise en scène: Krzysztof Warlikowski. Paris, Opéra Bastille jusqu'au 11 novembre 2017. 4 h 35 entractes compris.

CD événement, annonce. VOLTS, le nouveau cd du Quatuor TANA (1 cd Paraty)



CD événement, annonce. VOLTS, le nouveau cd du Quatuor TANA (1 cd Paraty). Croisements, frottements, fusions, étincelles… les éclairs électriques (et leurs ondes musicales) qui naissent à la croisée des chemins, entre quatuor à cordes et électronique produisent et inspirent le dernier cd du **Quatuor Tana**, qu'édite le label Paraty en octobre 2017 : un cd hors normes, qui relève de l'audace sonore, de l'expérimentation instrumentale, de l'organologie inédite aussi car pour réaliser ce parcours résolument moderne, les instrumentistes ont créer les instruments hybrides nécessaires au projet. La transmission du son et son déploiement dans l'espace ne passent plus par des enceintes externes mais bien à travers la caisse de résonance des instruments requis. En plus de partitions inconnues / méconnues, crées ainsi en première mondiale au disque, les 5 compositions réunies dans ce programme visionnaire, offrent de nouveaux horizons pour la recherche sonore et musicale, profitant surtout aux noces du Quatuor d'instruments à cordes et de l'électronique…

Ainsi Volts dresse une manière d'état des lieux de la musique pour quatuor à cordes et électronique : techniques et dispositifs de la rencontre sont pluriels et divers, aux bénéfices inattendus : bande préenregistrée (Romitelli), temps réel et improvisé (Nouno), singularité et caractères des « Tana Instruments » (Arroyo, Canedo, Havel). Voilà assurément de quoi révolutionner la tradition du quatuor à cordes moderne. Prochaine grande critique dans le mg cd dvd livres de classiquenews.com

_____

CD événement, annonce. VOLTS. Quatuor Tana : quatuor à cordes et électronique. Fausto Romanelli, Juan Arroyo, Remmy Canedo, ilbert Nouno, Christophe Havel (1 cd Paraty PARATY 717246 – enregistré en mars 2017, Théâtre d'Arras. CLIC de CLASSIQUENEWS du mois d'octobre 2017.

POITIERS, TAP. Orchestre de chambre Nouvelle-Aquitaine, le 15 octobre 2017



POITIERS, TAP. Orchestre de chambre Nouvelle-Aquitaine, le 15 octobre 2017. L'Auditorium du TAP à Poitiers, écrin idéal pour une immersion orchestrale, grâce aux performances acoustiques de la salle de concert (l'une des plus saisissantes d'Europe) affiche ce 15 octobre, un programme généreux et exaltant, stimulant les capacités des instrumentistes, à travers les oeuvres de Haydn, Dvorak, Richard Strauss. Soit du classicisme viennois, à la fois classique et facétieux, aux grands romantiques de la fin du XIXè et du premier XXè… Il n'en fallait pas moins pour que l'Orchestre de Chambre Nouvelle-Aquitaine (ex Poutou-Charentes) ne fasse démonstration de ses capacités en fluide caractérisation.

MUSIQUE NATIONALE TCHEQUE… Anton Dvorak recherche et trouve les ferments d'un langage musical spécifiquement tchèque, ainsi qu'en témoignent les Danses slaves, créées en 1878 à

Prague, puis surtout, dans ce même esprit « d'invention patriotique », la Suite Tchèque, suite pour petit orchestre (créée en 1879, même lieu) d'un fini original et puissant, onirique et expressif, idéalement équilibré.
En cinq mouvements contrastés, la Suite en ré majeur recycle avec génie une collection d'airs slaves, originaires de Bohême et de Moravie. L'intelligence de Dvorak sait sublimer la matériau de base, outrepasser l'élan folklorique pour atteindre un flux et un souffle purement personnel. Pastorale, Polka (danse tchèque et non polonaise), ou sousedska (menuet), en provenance de Bohème, puis romance (au caractère intérieur, propre au songe), enfin « furiant » pour conclure (danse tchèque vive), composent un kaléidoscope des plus entraînants.

A 19 ans, en 1883, Richard Strauss compose un Concerto pour cor dédié à son père, corniste renommé de l'Orchestre de la Cour de Bavière. En 1942, le fils inspiré, compose un second concerto. Dans cet opus plus rarement joué, c'est l'expérience et la carrière d'un Strauss presque octogénaire qui s'imposent, entre virtuosité et grand raffinement harmonique. Construit comme une suite ininterrompu, l'ouvrage fait se succéder 3 mouvements enchaînés : Allegro initial un rien bavard, très volubile et proche de la voix / Andante onirique et introspectif comme suspendu / Rondo époustouflant par sa brillante architecture exigeant souffle et digitalité comme vocalisée. Un défi pour le soliste. Comme c'est le cas de ses opéras composés pendant la guerre (dont Capriccio ou Daphné), le 2è Concerto pour cor étonne par ses audaces, sa virtuosité mozartienne, son brio raffiné…



Parmi les 12 Symphonies londoniennes, – propres au dernier Haydn, le Symphonie n°103 (1795) ouvre par un retentissant roulement de tambour… emblème d'un compositeur toujours spectaculaire et surprenant, maniant l'humour et la surprise avec élégance et mesure. Même

versatilité enjouée et inspirée dans les mouvements suivants dont le Menuet d'une grâce parfois parodique; enfin le Finale, démontre la maestrià du Haydn visionnaire et superbement audacieux, ne développant qu'un seul motif mais quel esprit et quel panache.

POITIERS, TAP, Auditorium
Dimanche 15 octobre 2017, 16h
Réservez votre place
http://www.tap-poitiers.com/dvorak-strauss-haydn-2151



Programme

Dvořák, Strauss, Haydn
Orchestre de Chambre Nouvelle-Aquitaine
Dylan Corlay, direction
David Guerrier, cor

> Antonín Dvořák
Suite tchèque en ré majeur op. 39

> Richard Strauss
Concerto pour cor n° 2 en mi bémol majeur

> Joseph Haydn
Symphonie n° 103 en mi bémol majeur « Roulement de timbales »